

Aller et retour¹

Je vais essayer de repérer dans l'analyse du petit Hans, ce qui sera plus tard formalisé dans les grands textes de la *Métapsychologie*, autrement dit d'aller chercher, en particulier dans *Pulsions et destins des pulsions*, mais aussi dans *Inhibition, symptôme et angoisse* les outils pour mieux retourner au petit Hans. En somme une lecture au futur antérieur. *Pulsions et destins des pulsions* qui ouvre la *Métapsychologie*, Freud en a commencé la rédaction en mars 1915, soit huit ans après la publication de l'analyse de Hans, *Inhibition, symptôme et angoisse* a été terminé fin 1925, le petit Hans était devenu un homme. À 19 ans, en 1922, il rendit visite à Freud et lui raconta qu'il avait tout oublié de son analyse précoce. Cet aller et retour nous permettra peut-être de mieux saisir comment Freud a avancé justement par allers et retours entre pratique et théorie.

On pourrait objecter que cette analyse a été menée d'une manière un peu étrange : le père de Hans assurait les séances, en rendait compte à Freud, et Freud reçut une fois le garçon qui savait que le « Professeur » était tenu informé et même dictait à son père ce que celui-ci devait écrire à Freud. Mais Freud décida de publier cette analyse. On sait quel soin, quelle rigueur Freud apportait à ses publications, qu'il n'a pas publié tout ce qu'il a écrit, donc on peut penser que cette analyse était selon lui « enseignante ». Et d'ailleurs son texte fourmille d'indications qui relèvent de la technique et de l'éthique de la psychanalyse, tant avec des enfants qu'avec des adultes. Mais « enseignante » pour lui-même aussi bien, puisqu'il y fera ultérieurement plusieurs fois référence : dans *Totem et Tabou* (1912-13), dans la 25^{ième} Conférence d'introduction à la psychanalyse (1916-17) et dans le chapitre 8 d'*Inhibition, symptôme et angoisse* et aussi dans *l'Homme aux loups*, et bien sûr dans la *Métapsychologie*.

Si on reprend les termes de la dernière phrase d'*Inhibition, symptôme et angoisse*, le problème qui se pose est : quel est l'être et la cause de la névrose ? Freud isole trois facteurs dans la cause des névroses : un facteur biologique, un deuxième phylogénétique et un troisième purement psychologique.

Le facteur biologique est ce qu'il appelle depuis le début de son œuvre la *Hilflosigkeit*, la détresse fondamentale de l'être humain.

Le deuxième facteur est le fruit d'une déduction : le développement libidinal est chez les humains une chose bizarre qui se passe en trois étapes,

¹ Texte établi à partir d'un exposé fait dans le cadre des Soirées du Cardo en janvier 2001.

éclosion précoce jusqu'à 5 ans, interruption énergique et rééclosion pubertaire avec renouage avec les débuts. Ce développement est à mettre en relation avec l'histoire de l'humanité, l'interruption énergique du développement sexuel, sorte de précipité historique, correspondrait à la période glaciaire. Les exigences pulsionnelles de la sexualité infantile sont traitées par le *Ich* comme des dangers contre lesquels il faut se défendre, si bien que les motions sexuelles de la puberté courent le danger de subir l'attraction des modèles infantiles et de les suivre dans le refoulement. C'est là l'étiologie la plus directe des névroses et étrangement, dit Freud, le *Ich* réagit de la même façon au contact précoce des exigences de la sexualité qu'au contact prématuré avec le monde extérieur.

Le troisième facteur, purement psychologique, est à mettre au compte de l'imperfection (*Unvollkommenheit*) de notre appareil psychique qui tient à sa différenciation en un *Ich* et un *Es*, nécessitée par l'influence du monde extérieur. À cause de la réalité extérieure le *Ich* est obligé de traiter certaines revendications pulsionnelles comme des dangers et de s'en défendre. Seulement voilà, cela lui est plus difficile de se défendre contre des dangers pulsionnels intérieurs que contre un bout de la réalité qui lui est étrangère, car il est intimement lié au *Es* et que le seul moyen à sa disposition est une limitation de sa propre organisation et la formation de symptôme qui est un ersatz au préjudice qu'il porte ainsi à la pulsion.

Voilà l'épure que Freud nous livre après trente ans de travail. On remarquera que les trois facteurs sont noués ensemble par trois éléments : la détresse (*unfertig*, non terminé, *unvollkommen*, imparfait), le danger (extérieur-intérieur), et la pulsion (besoin d'être aimé, les exigences pulsionnelles) avec au centre, le nœud de l'affaire, l'angoisse. On remarquera aussi que Freud n'évoque pas le surmoi dans l'énoncé du troisième facteur.

Les « instruments de travail » de la pulsion, tels que Freud les a distingués, sont la poussée, la source, le but et l'objet. Qu'en est-il pour le petit Hans ?

La toile de fond de toute existence humaine, cette *Hilfslosigkeit* de départ, il me semble que pour Hans, elle montre sa trame d'une part dans son impossibilité de résoudre l'énigme de la naissance des enfants, du rôle du père dans cette histoire², mais aussi lors de la naissance de la petite sœur, qui ne peut pas marcher, pas parler, mais seulement crier, n'a pas de dents, et pire encore pas de *Wiwimacher* digne de ce nom. Les cris de la petite Hanna le renvoient certainement à ses propres cris, à sa propre détresse de bébé relayée par le sentiment actuel d'être délaissé par sa mère. On peut ici aussi noter la perspicacité de Hans, qui a bien compris qu'un être humain est parlé avant sa naissance, qu'il est plongé dans un bain de langage : « Moi : Mais ce n'était pas l'an dernier, Hanna n'était pas encore au monde ».

² S. Freud, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Kindes*, Studienausgabe, Band VIII, p. 82. Voir Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, tome IX, Paris, PUF, 1998, p. 82.

Hans : « Oui, alors elle était au monde. Quand elle a voyagé dans la caisse, elle pouvait déjà marcher, déjà dire "Hanna" (cela elle ne le peut que depuis 4 mois) »³. Cette remarque de Hans prouve aussi qu'il ne croyait pas à la fable de la cigogne qui apporte les enfants. Toutes les histoires fantaisistes qu'il raconte alors à son père sont une vengeance à peine déguisée : tu me trouves assez stupide pour croire à cette histoire de cigogne, eh bien je te rends la pareille. Freud est d'ailleurs ravi de l'intelligence et de l'humour des facéties du petit Hans, et on ne peut pas s'empêcher de penser qu'avec la publication de cette analyse il n'était pas fâché de prendre une revanche contre la société bourgeoise hypocrite et puritaine de la Vienne d'alors.

1) Difficile de dire grand chose de précis sur la poussée, d'abord parce qu'à vrai dire on n'en sait pas plus, sinon que c'est le moteur de la pulsion et que c'est la quantité et les variations de tension qui sont déterminantes. Mais si on prête attention à ce que Freud dit de Hans, on peut penser qu'il avait une constitution pulsionnelle plutôt gourmande. « Je suis un jeune cheval » dit-il en gambadant joyeusement. Son intelligence, sa vivacité d'esprit, sa détermination dans la recherche de réponses à ses questions que Freud souligne à plusieurs reprises sont le corrélat de sa précocité sexuelle.

2) Freud indique que chez lui la source, autrement dit ses zones érogènes préférées, étaient les orifices excrémentiels et la zone génitale. Dans le texte même de l'analyse on peut les repérer dans le nombre d'occurrences du mot *Wiwimacher*, et celles du mot *Lumpf*. Dans le texte de Hans dont nous disposons, les premières mentions de la fonction excrémentielle ne sont pas *Lumpf* mais l'expression *Aufdieseitegehen*⁴. Ce mot *Lumpf* est une création de Hans que Freud interprète ainsi : *Lumpf* à la place de *Strumpf*, la chaussette, le bas, à cause de la forme et de la couleur. Mais on pourrait penser aussi à *Lump*⁵, le haillon, le coquin, le gremlin. Hans emploie en effet le mot *Gsindelwerk*, qui signifie canaillerie, témoignant ainsi de son savoir sur la fonction du langage. Ceci dit, d'autres sources pulsionnelles sont également en jeu dans leur entrecroisement avec les deux principales et qui indiquent l'entrecroisement pulsionnel : côté oral, le *Wiwimacher* (pis de la vache qu'il voit traire) d'où sort

³ S. Freud, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Kindes*, Studienausgabe, Band VIII, p. 68. Voir Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, tome IX, Paris, PUF, 1998, p. 67.

⁴ *Auf die kleine, grosse Seite gehen*, expression familière autrichienne, correspondant à l'expression française « aller au petit coin ». Ce mot *Seite* veut dire le côté, la page et vient du germanique *sidon* « *das Herabhängende* », ce qui pend, et du vieux haut allemand *sito*, « *schlaff* », mou. *Auf die Seite* entre aussi dans d'autres expressions familières : *jemanden auf die Seite schaffen*, qui signifie assassiner quelqu'un, et *etwas auf die Seite schaffen*, qui signifie se débarrasser secrètement de quelque chose.

⁵ L'étymologie de ce mot renvoie au sens « *schlaff herabhängend* » comme l'étymologie de *Seite*. (Cf. note 4).

du lait et le *Saffalodi*, Salami, saucisse dont Hans raffole (c'est du mot *Saffalodi* que Hans a tiré le prénom *Lodi*, son enfant fantasmatique préféré). Côté vu mais aussi entendu, les variations métonymiques autour des couleurs, **rouge** comme le jus de framboise destiné à lutter contre sa constipation, comme le sang du petit camarade tombé en jouant au cheval, comme le sang qui fantasmatiquement teinterait le corps de son père sur lequel il aurait tiré avec le fusil⁶, comme l'eau rougie de sang de la bassine qu'il regarde en entrant dans la chambre de sa mère après l'accouchement, rouge comme la caisse de la cigogne qui est attaché à un reste de vu dans son premier livre d'images ; **noir**, comme l'entour de la bouche du cheval, comme la moustache et les lunettes et les poils sur la poitrine du père, comme le *Lumpf*, comme les deux chevaux qui tirent la lourde voiture de transport de meubles, comme la culotte de la mère, et ses poils pubiens mais aussi les yeux et les cheveux de *Lodi* ; **blanc** comme le cheval qui veut le mordre et comme le père aperçu torse nu que Hans trouve si beau. Sans oublier le **jaune** de la culotte de la mère et du pipi. Le vu, l'entendu et le pipi-caca mais aussi le coït sont également noués dans le *Krawallmachen*.

3) et 4) Le but et l'objet. Le moyen de parvenir à la satisfaction, qui est le but de la pulsion, c'est l'objet. Il nous faut donc examiner les deux points en même temps.

Notre petit Hans tire satisfaction de son *Wiwimacher*, qui est dit Freud, le bout le plus cher de son *Ich*.⁷ On remarquera que Freud ne dit pas de son corps, mais de son *Ich*. Certes il n'a pas encore établi ce qu'il appellera plus tard le primat du phallus, mais il est là déjà sur cette trace. « Hans est homosexuel, comme tous les enfants peuvent l'être, tout à fait en accord avec le fait qu'on ne peut négliger de voir, à savoir qu'il ne connaît qu'une sorte de parties génitales, des parties génitales comme les siennes. »⁸ Il indique d'autre part que son intérêt pulsionnel pour le *Wiwimacher* (organe) lui permet de faire la différence entre les êtres animés et les êtres non animés et rend possible la série : grands animaux, parents, petite sœur.

Il en tire d'abord une satisfaction masturbatoire, auto-érotique, « il y met les doigts » dit l'expression en allemand, je le souligne, car elle se retrouve en liaison avec l'objet phobique, le cheval : « Mais les chevaux blancs mordent ; à Gmunden il y a un cheval blanc qui mord. Quand on tend les doigts, il mord. (Qu'il dise les doigts au lieu de la main me frappe) »⁹. Cet intérêt prononcé pour

⁶ Cf. le lapsus répété de Hans : *scheissen*, *schliessen*, chier, tirer un coup de feu.

⁷ S. Freud, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Kindes*, Studienausgabe, Band VIII, p. 36. Voir Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, tome IX, Paris, PUF, 1998, p. 30.

⁸ S. Freud, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Kindes*, Studienausgabe, Band VIII, p. 95. Voir Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, tome IX, Paris, PUF, 1998, p.97. Voir aussi l'ajout en note de Freud daté de 1923, note 1, p. 97.

⁹ S. Freud, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Kindes*, Studienausgabe, Band VIII, p. 31. Voir Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, tome IX, Paris, PUF, 1998, p. 25. Voir aussi la note

la zone génitale fait de Hans, dit Freud dans *l'Epikrise*, un garçon tout à fait bien constitué dans son activité sexuelle. Ce n'est pas un pervers. Ce plaisir des zones érogènes est obtenu grâce à une autre personne, la mère, c'est par là que l'enfant peut passer de l'auto-érotisme à l'amour d'objet. (Ce qui n'est pas le cas pour les homosexuels qui dans le développement de l'auto-érotisme à l'amour d'objet, sont restés fixés à un moment proche de l'auto-érotisme en raison d'une surestimation du pénis qui a fixé leur choix d'objet).

Sur un mode auto-érotique, certes, Hans s'invente des enfants fantasmatiques, à qui il ferait ce qu'il aime et a aimé dans les soins prodigués par sa mère. Mais cette mère est par là devenue l'objet de son amour. Et il faut souligner ici qu'il n'est pas resté fixé à cet objet, les petites camarades de jeu, les jolies filles aperçues et dont il tombe amoureux témoignent de sa mobilité pulsionnelle. S'il retourne avec intensité à son ancien amour pour sa mère, c'est que les occasions de rencontre avec les petites filles s'étaient faites plus rares au retour de vacances à Vienne.

Il retire aussi satisfaction auto-érotique des fonctions excrémentielles mais sans que ce but soit très marqué chez lui. Il n'a pas eu de difficultés marquées dans l'apprentissage de la propreté. Cependant le *Krawallmachen* laisse penser que se retenir lui procurait satisfaction.

Il est notable que Freud n'emploie pas le terme « narcissisme » dans ce texte, alors qu'il est présent dans *l'Homme aux loups*. Jones raconte que Freud avait dit le 10 novembre 1909 lors d'une séance de la Société de Vienne que le narcissisme était un stade nécessaire de passage entre l'auto-érotisme et l'amour d'objet. Dans la réédition de 1909 des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud a ajouté une note de bas de page où le terme narcissisme apparaît et qui traite de la même question. C'est la note mise au dernier mot du deuxième paragraphe du chapitre « Objet sexuel des invertis ».

On remarquera aussi que Freud évoque ce qui sera radicalement formalisé dans *Pulsions et destins des pulsions* quant à la coordination de la pulsion et de l'objet. « Je renvoie à ce que j'ai développé dans la *Théorie sexuelle*, à savoir que nous nous sommes représenté de façon erronée la réunion de la pulsion et de l'objet comme un réunion trop intime. »¹⁰

Alors justement, nous pourrions maintenant aller du côté de ces destins des pulsions, destins qui sont des mécanismes de défense contre la pulsion.

1) Renversement en son contraire : ce destin ne concerne que le but, c'est-à-dire encore une fois la satisfaction et comporte deux processus distincts : a) opposition activité-passivité, regarder, but actif, devient être regardé, but

3 concernant l'expression « *Es beißt mich* », p. 31 de la *Studienausgabe* et note 2, p. 25 de la traduction des PUF.

¹⁰ S. Freud, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Kindes*, Studienausgabe, Band VIII, p. 95. Voir Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, tome IX, Paris, PUF, 1998, p. 97.

passif. b) renversement du contenu, dans le cas de la métamorphose de l'amour en haine.

2) Retournement contre la personne propre : ce destin ne concerne que l'objet, le but est inchangé.

Pour Hans, voici ce que Freud écrit :

Un de ses rêves lors du premier temps du refoulement a pour contenu le désir (*Wunsch*) que l'une de ses petites amies l'aide à faire pipi et qu'elle prenne donc part à ce spectacle. Le rêve témoigne ainsi que le désir est resté non refoulé jusqu'alors et avait l'habitude de trouver sa satisfaction. L'orientation active du plaisir à regarder (*Schaulust*) se lie bientôt chez lui à un certain motif. Quand il fait savoir de façon répétée à son père comme à sa mère son regret de n'avoir encore jamais vu leur *Wiwimacher*, c'est vraisemblablement le besoin de *comparer* qui l'y pousse. Le *Ich* reste le critère avec lequel on jauge le monde ; c'est en le comparant à sa propre personne qu'on apprend à le comprendre.¹¹

Voici maintenant comment Freud quelques années plus tard formalisera le destin de la pulsion scopique : 1a) regarder le corps propre, objet narcissique, but actif ; 1b) regarder un objet analogue sur un corps étranger, but actif, abandon de l'objet narcissique lors de la comparaison avec l'objet étranger ; 2) abandon de l'objet et remplacement par un bout du corps propre, voire le corps tout entier. Autrement dit, le sujet devient l'objet, mais alors où est passé le sujet ? Ainsi pour que le nouveau but passif, être regardé, puisse être atteint, il faut l'introduction d'une personne étrangère qui, prise comme objet, prenne en charge le rôle du sujet.

Dans le texte de Hans, « être mordu par le cheval-père » (but passif) précède le « mordre le père » (but actif) ce qui en apparence ne correspond pas à l'ordre des trois temps de la pulsion scopique tels que nous venons de le voir. Certes il ne s'agit pas là du même couple d'opposition, voir, être regardé, se montrer. Il s'agit du couple sadisme, masochisme, qui met en jeu les deux premiers destins pulsionnels, renversement en son contraire et retournement contre la personne propre, donc concerne le but et l'objet de la pulsion. Le masochisme, dit Freud, est le retournement du sadisme contre la personne propre. Mais il définit les trois temps de la pulsion de la même façon que pour la pulsion scopique, moins le pré-stade auto-érotique primaire. 1) Exercice de la violence contre une autre personne prise comme objet, but actif : *tourmenter une autre personne* ; 2) objet abandonné et remplacé par la personne propre, avec changement de but actif en passif : *être tourmenté* ; 3) une personne étrangère est à nouveau recherchée comme objet pour occuper le rôle du sujet : *se faire tourmenter par une autre personne*.

¹¹ S. Freud, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Kindes*, Studienausgabe, Band VIII, p. 93. Voir Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, tome IX, Paris, PUF, 1998, p. 95.

On sait qu'à cette époque, celle de l'analyse de Hans mais aussi de *Pulsions et destins des pulsions*, Freud pensait encore que le sadisme était premier et il n'avait pas encore inventé la pulsion de mort. Ses remarques sur la pulsion d'agression à la fin de *l'Epikrise* et la note ajoutée en 1923 en témoignent.

Mais on peut penser que c'est le refoulement, le troisième destin de la pulsion, qui joue ici sa partie. Le refoulement a commencé bien avant l'écllosion de la phobie et bien avant la poussée de refoulement dont le texte de Hans témoigne et qui se manifeste par l'arrêt de la masturbation, le dégoût pour le pipi-caca et le fait de regarder d'autres le faire.

Alors qu'est-ce qui a été refoulé précocement et a fourni le matériau pathogène ?

Hans aime sa jolie et tendre mère (*Lust*), qui profère une terrible menace de castration et plus tard repousse les tentatives de séduction de son petit amoureux avec une certaine vigueur (*Unlust*). Pourtant, quand le père n'est pas là pendant les vacances à Gmunden, elle l'accepte volontiers dans son lit (*Lust*). Quand il est là, il l'éloigne (*Unlust*) et Hans a un rival de taille, qu'il aimerait bien mettre de côté, tuer, pour faire avec sa mère (*Lust*) ce que lui le père lui fait, lui a fait avec sa grande perceuse (*Lust*) qui l'a mis au monde lui et cette maudite petite sœur (*Unlust*). Oui, mais ce père a été un bon cheval sur lequel Hans s'est bien amusé, de plus ces grands animaux-là ont un *Wiwimacher* très intéressant et puis Hans lui-même est un jeune cheval (*Lust*). Où l'on retrouve l'une des polarités de la vie psychique, *Lust-Unlust*, les deux autres étant sujet-objet et actif-passif.

Ce qui a été refoulé, dit Freud, ce sont les sentiments de jalousie hostile envers le père et les impulsions sadiques correspondant à l'intuition du coût envers la mère. La preuve que ces motions ont été très tôt refoulées, c'est la compassion (*Mitleid*) dont Hans a fait preuve très tôt en voyant battre les chevaux ou quelqu'un pleurer, mais aussi son envie exprimée plus tard, cette fois consciemment, de battre les chevaux. La pitié n'est pas un renversement du sadisme en masochisme comme on pourrait le penser puisque cela veut dire souffrir avec, c'est une formation réactionnelle contre la pulsion.

Ainsi et à condition de tenir compte du déplacement (*Verschiebung*) père, cheval, nos trois temps de la pulsion retombent sur leurs pieds théoriques : 1) mordre, tuer le père pris comme objet, but actif ; 2) être mordu, être tué, abandon de l'objet et remplacement par la personne propre, but passif ; 3) être mordu par le cheval, le père, personne étrangère à nouveau recherchée comme objet qui prend le rôle du sujet.

Notons au passage que dans cet aller et retour pulsionnel sujet, objet, sujet, nous retrouvons la grammaire du fantasme.

Ici, en principe, il faudrait examiner la question de l'angoisse, telle qu'elle se présente dans l'analyse du petit Hans, puisque c'est un affect et que le refoulement justement a pour effet de séparer la représentation pulsionnelle de

l'affect qui s'y rattache. Mais ce sera pour une autre fois. Je dirai juste qu'on voit poindre ici déjà que l'angoisse est en définitive angoisse de castration, même si Freud n'y voit à cette époque qu'une métamorphose de la libido non satisfaite. Notons aussi que le *Wiwimacher* permet à Hans de faire la différence entre êtres animés et non animés. On pourrait penser que pour lui être castré, perdre son *Wiwimacher* est équivalent à être mort, à retourner à l'inanimé. On sait que ce retour à l'inanimé est pour Freud, à partir de 1920, l'œuvre de la pulsion de mort.

Grâce à la souplesse et à l'équivocité des nouages associatifs, autrement dit de la chaîne signifiante, mais aussi parce que le refoulement n'a qu'imparfaitement réussi, le compromis qu'a tramé la phobie est le suivant : le cheval est le modèle (*Vorbild*) du plaisir du mouvement (*Bewegungslust*), le coït est un plaisir du mouvement, comme celui-ci est interdit avec la mère, le plaisir du mouvement sera limité par le cheval élevé à la dignité de symbole (*Sinnbild*) de l'effroi (*Schrecken*)¹². Le cheval qui empêche Hans de sortir lui permet de ne pas quitter son objet d'amour, mais empêche en même temps le coït avec elle et rend le petit amoureux inoffensif (*unschädlich*).

Reste le quatrième destin de la pulsion, la sublimation. Freud n'en parle que dans une petite note : « Le père a même observé que simultanément au refoulement un bout de sublimation a fait chez lui son entrée. Il montre depuis le début de son état d'angoisse un intérêt accru pour la musique et développe ses dons héréditaires pour la musique. » Max Graf (1875-1958), le père de Hans, était musicologue et écrivain, ami de Freud et membre de la Société du Mercredi. Herbert Graf, le petit Hans, est effectivement devenu un célèbre directeur et metteur en scène d'opéra. Il semble donc que la sublimation soit réussie, la phobie, l'analyse ayant toutes deux succombé à l'amnésie. Le seul élément que nous ayons c'est ce bout de sublimation qui se produit en même temps que le refoulement de ses composantes sexuelles dominantes et, dit Freud, ce ne sont pas celles qui ont fourni le matériau pour les symptômes, le contenu de la phobie.

« La maîtrise par la sublimation, par la dérivation des forces pulsionnelles sexuelles de buts sexuels sur des buts culturels plus élevés, seule une minorité y parvient, et encore de façon intermittente. La plupart des autres deviennent névrosés ou subissent quelque préjudice », écrit Freud en 1908 dans « La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes ». Le petit Hans, qui force l'admiration de Freud, et la mienne, par son intelligence,

¹² L'effroi, en raison de la part de surprise qu'il comporte, ne permet pas à l'appareil psychique de se préparer (*Angstbereitschaft*), et représente ainsi une effraction brutale de celui-ci, mobilisant une grande part de l'énergie psychique pour y faire face. La conséquence en est un appauvrissement, un vidage du reste de l'appareil psychique, qui s'exprime parfois par le sentiment que quelque chose « s'est gelé en soi ».

sa pertinence, son courage et son goût de la vérité fait peut-être partie de cette minorité.